Entropic Now

Christophe Haleb — Cie La Zouze

Carnet de compagnonnage

VALENCE

08.2019 — 01.2021

LUX
SCENE NATIONALE
ARTS VISUELS + ARTS SCÈNIQUES

Christophe Haleb - La Zouze

LUX Scène nationale a associé le chorégraphe Christophe Haleb et sa compagnie la Zouze pour la mise en œuvre de son projet ciné-chorégraphique *Entropic Now* déployé d'août 2019 à décembre 2020 à Valence, poursuivi en 2021 à Romans-sur-Isère.

Ce carnet témoigne du compagnonnage mis en œuvre par la compagnie avec LUX et la jeunesse du territoire.

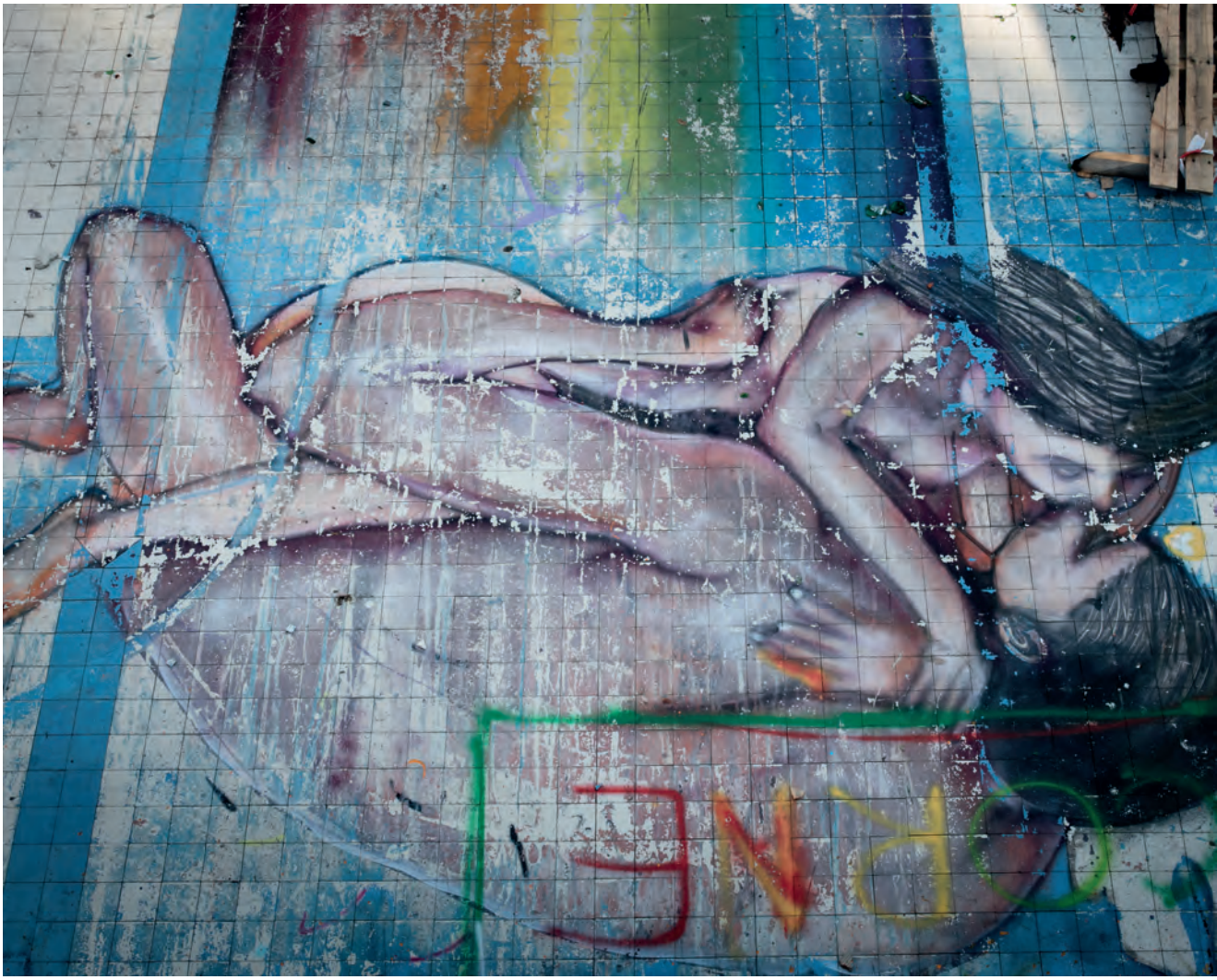
Le film *Éternelle Jeunesse Valence* est visible sur lazouzetv.com

Entropic Now et *Éternelle Jeunesse Valence* s'inscrivent dans un processus de création qui se déploie jusqu'en 2022 dans différentes villes en coproduction avec :

La Maison de la culture d'Amiens - Scène nationale
La Maison de la Danse - Lyon
La Biennale de la danse de Lyon
Le Carreau du Temple - Paris
La Maison CDCN - Uzès Gard Occitanie
Le Gymnase CDCN - Roubaix Hauts-de-France

Photographies
Sébastien Normand

Éternelle Jeunesse #1 - Valence
lazouzetv.com/episodes/eternelle-jeunesse-1-valence



Un désir d'éternité

Catherine Rossi-Batôt
Directrice de LUX Scène nationale

Christophe Haleb et sa compagnie La Zouze inaugurent les compagnonnages, associations proposées par LUX, fondées sur des complicités artistiques accompagnant sa création, *Entropic Now*, projet croisant danse, performance et image filmée. Entre l'artiste et la scène nationale, les convergences se sont avérées multiples et respectivement bénéfiques. *Entropic Now* agit comme un révélateur du projet artistique et culturel de LUX, fondé sur la plasticité des images qui s'y déploient, installées, en défilement filmique, scénographiées ou performatives. La scène nationale aime susciter la circulation entre les formes de monstration des œuvres et remodeler l'hybridité entre le spectacle vivant, les arts plastiques, le cinéma et la vidéodanse. Transversal et composite, *Entropic Now* s'y est incarné intensément durant un peu plus d'une année.

« Choréalisation » est le terme qui qualifie le plus justement la démarche de Christophe Haleb. Parce qu'il reste chorégraphe, compositeur écrivant le mouvement dans l'espace, et s'affirme également cinéaste, à travers la puissance du récit visuel et sonore conçu en collaboration étroite avec Alain Trompette… Tous deux puisent dans le réel avec une caméra mobile, voire dansante, en quête de mises en scène du mouvement. Le mouvement des corps fonde la danse, celui des images le cinéma, cette correspondance ontologique traduisant la complicité des deux arts.

D'août 2019 à septembre 2020, le processus s'est construit à travers des castings de rue, des rencontres avec des adolescents dans leurs territoires, puis un collectage de leurs paroles et de leurs pratiques urbaines scénographiées, filmées dans des décors volontairement décalés, et enfin montées. La richesse du dispositif réside dans sa déclinaison à travers quatre modalités spatiales et temporelles différentes, qui se complètent tels des échos : le cinéma, l'exposition, la performance, la photographie… pour offrir une installation ciné-chorégraphique et photographique.

L'aboutissement de cette résidence est un film, moyen-métrage, épisode d'une série baptisée *Éternelle jeunesse*, dont le premier *opus* s'inscrit à Valence, avant Amiens, Paris et Lyon, après une première série, *Entropico*, rassemblant La Havane, Fort-de-France et Marseille. Ces deux séries créant des liens entre les jeunesses du monde et de possibles rituels en commun.

C'est à la jeunesse que Christophe Haleb donne la parole et l'image, plus exactement aux jeunesses, à la pluralité des parcours adolescents traversant ces passages ludiques, exaltés ou désordonnés entre l'enfance et la vie adulte.

L'artiste témoigne d'une attention bienveillante aux personnalités singulières, parfois invisibles, loin des clichés, et propose d'explorer leurs rêves, d'appréhender leurs doutes, interrogations ou revendications. Une trentaine de danseurs, skateurs, traceurs ou *slackliners*… sont devenus interprètes à l'image et près de deux cents jeunes ont bénéficié d'une rencontre ou d'un atelier avec Christophe Haleb, en amont, grâce aux mises en relation de nos partenaires[1].

Une joyeuse performance chorégraphique et musicale a ponctué le vernissage de l'exposition, réunissant une éphémère communauté créative, offrant un face-à-face avec les visiteurs d'une force émotionnelle rare, évoquant les performances de Marina Abramović.

De la végétation méditerranéenne aux vertigineuses falaises du Vercors, des rivières primitives au fleuve majestueux, des paysages naturels aux bâtis industriels, *Entropic Now* propose une déambulation, suivant la géographie sensible de Christophe Haleb, proche de l'idée revendiquée par Bill Viola du *paysage comme le lien entre notre moi extérieur et notre moi intérieur*. À l'instar des mises en scène de ruines de la peinture du XVIIIe siècle, dont Hubert Robert fut l'un des plus emblématiques représentants, le chorégraphe

aime révéler les espaces oubliés, dénigrés ou en ruine : les ponts ou les cavernes taguées deviennent fantastiques décors ; les espaces désaffectés tels que la piscine Jean Bouin désormais détruite à Valence, l'ancienne usine Jourdan à Romans-sur-Isère ou la fruitière de Saint-Péray se voient réactivés par des physicalités contemporaines.

Le projet devient ainsi miroir du territoire. Son déploiement permet à LUX de s'y ancrer et d'irriguer celui-ci par des dynamiques culturelles renouvelées, qui vont se poursuivre, en 2021 à Romans-sur-Isère puis à Lyon à l'occasion de la Biennale de la danse, le rendez-vous de notre partenaire fidèle, la Maison de la Danse.

D'un point de vue esthétique, le croisement de deux régimes d'images compose la dramaturgie du film *Éternelle jeunesse* : d'une part, une théâtralisation des corps et des mouvements dans des espaces-décors, d'autre part une approche documentaire, à travers les témoignages de protagonistes devenus personnages, qui structurent un récit par leurs paroles incarnées, puis poursuivies en *off*.

Par la diversité des interprètes et des lieux, la forme est kaléidoscopique. La polyphonie est renforcée par l'éclatement de la frontalité théâtrale et la multiplication des points de vue sur les corps mobiles.

Selon les principes de collages, raccords de mouvements ou montage d'attractions, les fragments s'assemblent et génèrent un fort impact visuel. La constante énergie et la rythmique des protagonistes fonctionnent comme un liant entre les différents espaces qu'ils traversent, la chorégraphie conférant une linéarité directionnelle. Envoûtantes, les nappes musicales créées par Benoist Bouvot portent le récit et fluidifient les passages d'un lieu à l'autre.

Composée de trente-trois séquences scénographiées en deux espaces, l'installation immersive plante une dramaturgie avec une organisation spatiale et temporelle adressée à des corps réels. L'espace d'exposition est conçu comme une scène, la juxtaposition des écrans de tailles diverses et la démultiplication des projections offrent des récits simultanés, déconstruisant la linéarité du schéma narratif, enchâssant plusieurs points de vue sur le même événement. Rythmé pour l'espace des salles, le montage entremêle les temps du récit, étirés par le suspens, avec ceux du présent de la perception. Il déplace les corps et les regards. L'écran n'est plus un monde en soi coupé du spectateur, mais le visiteur est invité à passer d'une projection à l'autre, d'un espace à l'autre, à devenir actif et habiter l'exposition, à placer son corps et son regard au cœur de celle-ci et à la transformer.

En écho, les intenses photographies de Sébastien Normand offrent la mémoire des repérages et le *making-of* du film, l'arrêt sur image magnifie les portraits qui livrent maturité face au réel et ferveur dans le projet.

Une ferveur partagée entre les participants et les spectateurs, tel est l'enjeu de l'artiste, dans ce projet ouvert et émancipateur, politique au sens noble du terme. Si la mélancolie traverse certaines images, le plan ultime d'*Éternelle jeunesse* affirme l'envol d'adolescents suspendus vers le ciel, un symbole et un espoir.

Je remercie chaleureusement Christophe Haleb et les collaborateurs de la compagnie La Zouze pour cette aventure généreuse, ainsi que tous les contributeurs qui, par leurs textes, leurs images et leurs pensées nous permettent d'en garder la mémoire.

1. Les services Éducation, Jeunesse et Communication de Valence et de Valence Romans Agglo, le service Culture et Patrimoine de Valence Romans Agglo, les maisons de quartier de Valence, les classes danse du lycée Émile Loubet, cinéma du lycée Camille Vernet à Valence, celles du lycée Terre d'horizon de Romans-sur-Isère, des étudiants Staps et L'Aduda de l'université Grenoble Alpes, les MJC de Bourg-lès-Valence et Chabeuil, le Diaconat protestant, la Protection judiciaire de la jeunesse (PJJ).

I WAN
PRO

METALLIK3

Le lieu, le geste et la parole

Martin Givors
Anthropologue

Christophe Haleb est l'un de ces artistes pour qui la création participe de ce que l'anthropologue Tim Ingold nomme un art de l'enquête : une démarche dans laquelle « le praticien cherche à laisser la connaissance croître à la faveur d'une observation et d'un engagement pratique auprès des êtres et des choses qui l'entourent[1] ». *Entropic Now* est ainsi né d'arpentages, dans les ruines post-coloniales de La Havane, de Fort-de-France et de Marseille d'abord, puis dans les rues et les rivières de la Drôme et de l'Ardèche aujourd'hui. Au fil de ses pérégrinations urbaines, périphériques et rurales, Christophe Haleb a fait la rencontre de jeunesses pour lesquelles le monde extérieur, l'*outdoor*, constitue un milieu de vie plutôt qu'un lieu de passage. C'est à ces jeunesses et à leurs manières d'habiter le monde que se consacre son projet.

Avec *Entropic Now*, Christophe Haleb et son équipe s'inscrivent dans une histoire : celle de ce que l'on appelle, depuis Hal Foster, le « tournant ethnographique[2] » de l'art contemporain. À la manière des anthropologues, les artistes de ce courant créent dans un temps long ; ils rencontrent leur terrain d'enquête dans une dynamique d'imprégnation lente et continue au cours de laquelle des liens personnels se créent. C'est dans un pareil mouvement de balancier, entre attention ethnographique et élaboration esthétique, qu'*Entropic Now* a progressivement germé.

Hal Foster a pu reprocher aux artistes quasi-ethnographes de se servir, à des fins utilitaristes et parfois égoïstes, des individus peuplant leurs œuvres. Il a également pu leur reprocher d'établir avec eux des relations à sens unique. *Entropic Now* se compose certes d'une succession de portraits de jeunesses valentinoises, mais ces derniers ne sont pas exactement des vues d'artiste, encore moins des images braconnées. Ce sont les fruits de conversations au cours desquelles les uns mûrissent, « grow older », quand les autres rafraîchissent, « grow younger ». Ce sont, plus encore, des histoires polyphoniques dans lesquelles trois voix s'entremêlent : celle de l'équipe de Christophe Haleb, celle d'adolescents, celle de lieux remarquables de Drôme et d'Ardèche.

Comment fait-on le portrait d'« un jeune » ? Lorsque l'on fait un tel portrait, de qui et de quoi fait-on exactement le portrait ? Quel sens de son passé et de son futur donne-t-on à sentir ? Quelle importance accorde-t-on à ce qui, en lui, est multiple, hétérogène, peut-être dissonant ? Comment rend-on compte de ses attachements, du tissu de son existence, de ce sans quoi il ne serait pas ?

« C'est sacrément compliqué. »

La réponse formulée par Christophe Haleb avec *Entropic Now* est territoriale, voire même écologique, au sens où elle s'appuie sur les relations liant les individus aux environnements dans lesquels ils évoluent.

Au cours de ses résidences de travail, l'artiste sillonne la ville de Valence et ses environs à la recherche de lieux saisissants ; peut-être à la recherche, aussi, des souvenirs de vacances de sa jeunesse. Lorsqu'il rencontre les adolescents avec qui il travaille, il leur demande quels sont les lieux dans lesquels ils se ressourcent, se rencontrent, se cachent. Car ces lieux, et les génies qui les habitent, prennent part à la croissance de ceux qui s'y réfugient, comme ceux qui s'y réfugient prennent part à la vie de ces lieux : les uns laissent leurs empreintes sur le sol et les murs, tandis que les autres laissent leurs empreintes dans les corps et les imaginaires. En constituant ainsi une forme de répertoire topologique, Christophe Haleb entend procéder à la réalisation de portraits *in situ* dans lesquels les lieux constitueraient des moteurs pour l'expression des êtres, des déclencheurs de paroles et de gestes. En ce sens, les lieux ne seraient pas des illustrations des individus, mais des partenaires de dévoilement : le spectateur découvrirait l'individu dans sa relation au lieu, et le lieu dans sa relation à l'individu.

En tant que danseur et praticien somatique, Christophe Haleb sait que la rencontre entre un corps et un environnement gagne à faire l'objet d'un travail. Aussi la réalisation de portraits *in situ* nécessite-t-elle une préparation : ce que l'on appelle, dans le jargon, une « mise en corps » ou « mise en disponibilité ». Cela passe, entre autres, par le relâchement des tensions superflues, l'assouplissement des appuis, l'observation de la respiration. Il s'agit de se disposer à la rencontre, de devenir poreux pour se laisser habiter par l'espace.

Lorsque enfin les corps se mettent à improviser, lorsqu'ils jouent avec les possibles interactions offertes par les objets et les architectures, lorsqu'ils font onduler l'espace au gré de leurs danses, de leurs *kata* et autres acrobaties, Christophe Haleb mobilise son regard rompu à la création *in situ* pour accompagner les rencontres naissantes entre les corps et les lieux. De micro-récits émergent alors : il y est question de se laisser toucher par les lignes, les vides, les volumes, les dynamiques, les couleurs et les rêves nichés au creux des matérialités et des atmosphères. Les corps se dilatent à mesure que de nouvelles « écologies attentionnelles [3] » habitent leur regard, ouvrent la voie à d'autres manières d'être affecté par les lieux.
On fait de la spéléologie sous un pont, on danse parmi les débris de verre, on chante dans un hangar désaffecté. Les gestes se font presque animiques, pour le dire avec Yves Citton, au sens où ils déploient un surplus d'attention et de soin, ils réintègrent dans le mouvement de la vie humaine ce qui est ordinairement négligé [4].

Progressivement, à la croisée des regards de l'artiste et des adolescents, des cheminements dans l'espace s'inventent pour les corps et les caméras. Ces gestes et trajectoires constituent autant de manières, pour les jeunes, de « former des territoires » propices à leur être. Ces chorégraphies, nécessairement météorologiques car nourries des influences du vent, du soleil et des nuages, constitueront bientôt la matière de portraits que l'on pourrait qualifier d'écosomatiques, c'est-à-dire fondés sur les relations d'entrelacement liant les corps avec leur environnement.
La considération de l'être dans son entrelac avec le monde ne peut être dissociée aujourd'hui de son évidente charge politique. Les crises environnementales et maintenant sanitaires affectant l'ordinaire de nos vies nous rappellent toujours plus la fragilité de l'idée moderne selon laquelle « il est possible de [se tenir debout seul], indépendamment des autres », ce que l'anthropologue américaine Anna Tsing nomme « le rêve de l'aliénation [5] ». À rebours de ce fantasme ayant laissé libre cours aux tendances écocidaires de notre humanité, *Entropic Now* nous rappelle combien les pratiques gestuelles peuvent représenter autant de moyens de vivre et d'intensifier tout un répertoire de sensations d'appartenance au monde dépassant les frontières trop bien circonscrites de nos intériorités mentales et même de notre humanité.

Au bord du Rhône, quelqu'un danse le *break dance* pour exprimer ce qu'il nomme sa « part sauvage ». Cet adolescent, « diplomate [6] » entre les hommes et les chiens, serait-il déjà un hybride ? Ailleurs, en équilibre précaire sur une *highline* suspendue au beau milieu du massif du Vercors, un autre nous rappelle que l'imminence de la chute d'un corps constitue comme un précieux rappel de notre fragilité. Mais dans le même temps, l'acceptation de notre dépendance vis-à-vis d'un environnement

aussi majestueux ne nous donne-t-elle pas, suivant la proposition d'Arne Naess, une toute autre ampleur, dans le sentiment d'être un microcosme tissé à un macrocosme[7] sublime ? Dans les rues de Valence, un autre adolescent encore nous présente une danse de zouglou, qui s'effectue les mains tournées vers le ciel pour demander à Dieu de l'aider à traverser sa « galère ». Au-delà de la croyance, n'y a-t-il pas dans ce geste adressé à la voûte céleste une manière de vivre, à travers son corps, une forme de relation immanente et mystérieuse avec le cosmos ? Une manière de se vivre et de partager, dans une étendue excédant notre enveloppe et notre humanité, nos peines et nos joies ? Une manière de se sentir soutenu par plus-que-nos-seuls-pieds ?

Si les lieux d'*Entropic Now* déclenchent des gestes, ils suscitent également des paroles, qu'ils baignent du souffle du vent, de la rumeur de la forêt et du bruissement lointain de la ville. Elles aussi jaillissent du temps long de la rencontre, de la confiance. D'ailleurs elles ne s'adressent pas à la caméra, mais à Christophe Haleb lui-même, assis à 1,50 m environ de son jeune partenaire, partageant sa hauteur de regard. Les discours auxquels assistent le spectateur ne sauraient ni reprendre ni expliciter tout à fait les gestes. Mais ils leur font écho en livrant un état des cartographies mentales au moyen desquelles les adolescents se situent aujourd'hui dans le monde et appréhendent l'avenir. Fragiles, faites de désirs, de besoins, de peurs et de projections de soi, les « identités narratives[8] » dessinées par ces paroles traduisent des sensations de puissances et d'impuissances, de soutien et d'abandon. Si la parole est magique au sens où elle peut altérer nos états, les discours des adolescents nous laissent entrevoir, dans les inflexions des voix et des visages qu'ils produisent, des modalités tantôt empêchées et tantôt encouragées d'inscription dans le monde. Une résonance s'établit alors souterrainement entre ces visions d'avenir et les possibilités offertes, ici et maintenant, par l'exploration corporelle des lieux, laquelle semble offrir comme une voie d'*empowerment*, un chemin vers un regain de puissance qui adviendrait à l'échelle des attentions et des relations que nous tissons à hauteur d'épiderme avec nos milieux de vie.

Christophe Haleb, s'il sent combien le discours appelle le discours, est trop danseur pour croire que les paroles pourraient expliciter les êtres dont il propose le portrait. Mais entre la tentation de l'autorité discursive et les abysses de l'ineffable, il y a, pour l'anthropologue François Laplantine, la possibilité de la suggestion qui consiste à tenter de dire ce qui résiste à être dit[9]. C'est là précisément ce que propose *Entropic Now*, avec son écriture polygraphique et écologique, dans laquelle les jeunesses se révèlent par la mise en tension, ni exhaustive, ni réifiante, de lieux, de gestes et de paroles.

1. Tim Ingold, *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*, Éditions Dehors, 2017, p. 31.

2. Hal Foster, « The Artist as Ethnographer? », in George E. Marcus (éd.), *The Traffic in Culture : Refiguring Art and Anthropology*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 1995.

3. Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

4. Yves Citton, *Gestes d'humanités : anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 201.

5. Anna L. Tsing, *The Mushroom at the End of the World : on the Possibility of Life in Capitalists Ruins*, Princeton, Princeton University Press, 2015, p. 37.

6. Baptiste Morizot, *Les diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, Wildproject, 2016.

7. Arne Naess & David Rothenberg, *Vers l'écologie profonde*, Marseille, Wildproject, 2009, p. 117.

8. Paul Ricœur, « L'identité narrative », *Esprit*, n°140-141, 1988.

9. François Laplantine, *Le Social et le Sensible : introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdre, 2005, p. 207.

Les règles sont le poison, le sérum c'est l'inconscience.

Graffiti inscrit dans une chapelle à l'abandon

Le désordre nécessaire : *Entropic Now*

Pascal Thevenet,
chercheur en esthétique

En cette année 2020, quand la création n'obtient plus l'autorisation de diffuser, donc d'infuser, il conviendrait de réfléchir à la question de savoir où et quand l'art se rend visible, donc possible à nouveau. Les lieux *underground* ont vécu, du moins en France. Seules survivent les institutions de diffusion de l'art. C'est bien. Mais les empêcher d'accomplir leur métier de diffusion, même temporairement, soulève la question de la mise en péril de l'art et interroge les conditions de sa réapparition, si elle a lieu.

Le philosophe allemand Theodor W. Adorno élabora l'idée que l'art ne peut pas disparaître tant qu'il pourra maintenir une tension entre la situation réelle et sa projection utopique. Autrement dit, l'art continue lorsqu'il produit à la fois une manifestation de l'existant, toujours complexe, parfois tragique, et une possibilité de l'utopie qui construit une image d'un monde pacifié et heureux. Il s'agit là, pour Adorno, de la condition expresse de la survivance de l'art : si l'art continue, ce n'est pas parce qu'il est en mesure de concrétiser l'utopie, c'est au contraire parce qu'il la maintient comme utopie.

Entropic Now, créé par le danseur et chorégraphe Christophe Haleb, se compose de photographies, de séquences vidéo, à partir desquelles est réalisé le film *Éternelle jeunesse*. Toutes ces images, animées ou non, sont exposées ou projetées sur les murs de Lux Scène nationale. Des praticables de danse, posés au sol, invitent le visiteur, le spectateur, le regardeur, c'est selon, à les contourner, à s'asseoir dessus ou à s'y jucher pour, *a minima*, changer son point de vue. Dans le contexte d'*Entropic Now* à Lux Scène nationale, ceux-ci sont potentiellement praticables. Nul n'est tenu d'en user. Ils sont justement la caution du maintien de l'utopie, celle du « tous artistes », en tant qu'utopie. Mais qu'en est-il lorsque nous sommes empêchés d'expérimenter le dispositif, lorsque goûter aux œuvres est suspendu, lorsque l'art et la culture ne semblent pas être considérés comme essentiels ?

L'utopie en danger

Lors de sa venue à Valence, avant la pandémie, Christophe Haleb rencontre des adolescents et visite des lieux. Il les observe occuper ces lieux, très majoritairement extérieurs et situés dans l'espace public. Des photographies de Sébastien Normand fixent ces corps juvéniles et leurs gestes dans l'idée d'un repérage. Repérage en vue d'un film, mais aussi repérage pour découvrir quels sont ces mondes que les adolescents se créent à partir de la réalité façonnée par les adultes.

L'adolescent, les yeux et les doigts animés par l'écran tactile du smartphone, les oreilles bouchées par des écouteurs, se rend au centre commercial pour s'adonner en autodidacte à la consommation : voilà une image tenace qui sépare l'adolescent de l'adulte, qui lui, sait, le croit-il, consommer. Cette image de l'adolescent confiné dans le numérique et l'emplette est un moyen de contrôle d'un âge intermédiaire, en changement permanent. Fixer cette représentation, c'est évacuer la dynamique et la performativité de l'image de l'adolescence. Peu de photographies de Sébastien Normand entrent en adéquation avec cette illustration, en tant que l'illustration existe là où il faut rendre illustre le texte, l'idée. Elles sont juste un rappel de la *doxa*. C'est pourquoi elles sont rares, car l'adolescence est autrement plus complexe que ce que le cliché veut bien nous en dire.

L'adolescence est cette époque où le corps se transforme, au point de prendre conscience qu'il acquiert la capacité, la puissance de procréer et d'assurer ainsi la pérennité de l'espèce. C'est aussi l'époque où cette puissance biologique est mise à mal par la prise de risques que des adolescents, pas tous, commandent à leurs corps nouveaux, occupés à devenir puissants, afin d'en tester les limites tant physiques (par la pratique de sports ou dérivatifs dits extrêmes) que psychologiques (par la découverte des stupéfiants, qu'ils soient légaux ou non). L'adolescence est donc une époque de tension entre la mécanique

biologique, dont les objectifs sont la survie et le renouvellement de l'espèce, d'une part, et la remise en cause de cette transformation naturelle d'autre part. Se reproduire, c'est la situation réelle. Risquer sa vie, c'est la possibilité de l'utopie, autrement dit, c'est s'accorder la curiosité de quitter ce corps qui est toujours là, omniprésence du corps qui le fait antithèse de l'utopie.

Raisonnablement, il n'est pas nécessaire de risquer sa vie pour éprouver cette tension entre réalité et désir. Dans une séquence vidéo, Malo, jeune homme, devise avec un ami d'une compréhension possible de la géopolitique économique et mondialisée. Leur circonspection quant à ce qu'ils saisissent d'un monde complexe est d'autant plus sensible que leur conversation se déroule dans un coin – un havre ? – de nature. Séquence suivante dans le film écrit par Christophe Haleb et son chef-opérateur Alain Trompette : une corde se tend entre deux extrémités d'un précipice. Malo commence, fil-de-fériste, à traverser, en marchant sur le filin, ce qui apparaît comme une vallée à la profondeur vertigineuse. Discuter de la réalité de l'injustice pour après expérimenter le désir du péril, telle pourrait être la tension ressentie par Malo.

Le vent souffle. Malo peine à rétablir l'équilibre quelques centaines de mètres au-dessus d'une rivière presque invisible (elle est tellement « au plus loin du plus bas », pourrait dire Jean-Christophe Bailly). Il tombe… mais sans dommage. Il s'était assuré. Le désir de péril, mais pas jusqu'à l'inconscience. La nouvelle puissance du corps se teste avec humilité comme puissance fragile.

Cette scène, isolée d'un corpus comprenant plus de trois heures de portraits filmés de jeunes hommes et de jeunes femmes, figures isolées ou en groupes, est symptomatique de la tension entre réalité et désir. Précisément, cette scène sépare le réel, si totalisant que nous le fragmentons en une multitude de réalités, et l'utopie. L'utopie se considère ici comme la promesse d'un monde à venir, où la totalité s'éprouvera dans la conscience qu'elle est impossible à saisir entièrement. Sans la conscience de cette impossibilité, s'initie la frustration, le ressentiment d'avoir raté quelque chose de cette totalité constituante, peut-être instituante, qu'est le réel. Sans la conscience de cette impossibilité à tout saisir du réel, l'utopie est inenvisageable. Ce qui présage une fin de l'art, si tant est qu'Adorno avait raison.

Un dansé de l'art pour un dansé de la vie

Malo, Axel, Kénocha, Bazoumana, Ylann, Garance, Matéo et d'autres apparaissent dans *Éternelle jeunesse*, film de presque une heure réalisé par Christophe Haleb à partir des témoignages photographiques de Sébastien Normand et des séquences filmiques d'Alain Trompette. S'il fait presque une heure, c'est que ce film commence et finit. « Il faut toujours rechercher le désir de la ligne, le point où elle veut entrer ou mourir », disait Henri Matisse. Or la ligne est un commun à tous les arts : la ligne du dessin, donc de la peinture et de la sculpture, la *timeline* du cinéma, la ligne de portée de la musique, la ligne du corps de la danse, la ligne de texte du comédien…

Ce que ressent Matisse, Christophe Haleb l'applique. *Éternelle jeunesse* est un des éléments du projet *Entropic Now*. Matisse dit que l'art n'a besoin de l'artiste que pour s'affranchir des distinctions, la peinture d'un côté, la sculpture de l'autre, les arts plastiques ici, les arts vivants là. L'artiste pointe et l'art se propage. Dans cette singulière année 2020, l'artiste inocule et l'art se diffuse. Il suffirait d'un point d'entrée avant propagation incontrôlable. Cette puissance de liberté que Matisse attribue à l'art, à tout l'art, cette puissance de liberté que s'accorde l'art à lui-même souligne deux traits (deux lignes). Premièrement, puisqu'il y a un commun à tous les arts, le besoin de les distinguer les uns des autres est obsolète. Christophe Haleb travaille à cette indistinction quand danse, film et installation interagissent. Secondement, lorsqu'un jeune homme se sert d'un rocher comme d'un agrès pour y effectuer une chorégraphie, lorsqu'un autre prend appui sur un arbre pour chuchoter les paroles de l'Internationale, Christophe Haleb révèle que n'importe qui est inoculé par l'art et, par là, n'importe qui le propage en dansant,

en déclamant, en « graphant ». Ces gestes, esquissés, affirmés ou revendiqués, participent tous d'un geste partagé par tous les arts, en tout lieu où ce geste peut se rendre visible : celui de danser.

Eliaz, jeune homme qui ne se sent pas uniquement homme, communique ses interrogations : le monde tel qu'il le comprend est-il viable ? Eliaz, en recherche, tente de « décoloniser son corps ». Il arpente des serres sans usage, un site industriel à l'abandon. Dans un tas d'ordures, il déniche ce qui semble être des matrices pour mouler des escarpins. Eliaz chausse ces semelles à talons et essaie de marcher. Il s'accroupit puis se redresse, comme pour sauter. Tout cela est soutenu par une composition musicale de Benoist Bouvot.

Que fait Eliaz de son doute profond ? Il l'affronte en créant, à partir des débris de la société industrielle, des gestes à la fois primordiaux et nouveaux. Il danse.
Un peu comme Yvonne Rainer, il intègre des mouvements quotidiens à une chorégraphie improvisée. Michel Guérin, dans sa *Philosophie du geste*, considère le geste de danser comme un geste instituant. Pour l'anthropologue, il est la source de l'art : par-delà l'art de danser, il y a un dansé de l'art dans tous les arts. Plus précisément, ce qui fait la danse, c'est l'alternance de la marche et du bond. Autrement dit, le corps, celui d'Eliaz en l'occurrence, expérimente le cosmos : le corps qui danse renoue avec la séparation mythologique d'Ouranos et Gaïa, le partage du ciel avec la terre. Eliaz, comme Bazoumana, comme Ylann, comme Garance, renoue avec une essence de l'être-au-monde, avant la distinction discutable qu'en faisait Heidegger, lorsqu'il désignait que tout ce qui n'est pas humain est un « être-sous-la-main ». Main tenant. Décoloniser les corps. Et les consciences. Marcher et bondir partout, hors de la salle de danse, hors de la salle de spectacle, hors des discothèques et autres lieux dédiés serait le commun des adolescents révélés par Christophe Haleb. Chaque art ayant son propre dansé, le dansé se constituant de gestes aussi primaux que ceux de marcher et de bondir, chaque art peut se loger n'importe où, à n'importe quel moment.

« L'oiseau s'est envolé, je l'ai entendu pleurer », chante une voix de soprano. Il est possible que le visiteur d'*Entropic Now* à Lux Scène nationale ne perçoive pas de suite d'où vient cette voix. Lorsqu'elle retentit, le visiteur peut regarder les photographies de Sébastien Normand, collées, non alignées dans la diversité de leur format, à même les murs. Ou il s'immerge dans un des deux espaces d'exposition, l'un au-dessus de l'autre, pour découvrir les adolescents filmés par Christophe Haleb et Alain Trompette. Un écran renvoie une image, le mur mitoyen une autre, simultanément ou consécutivement. Les bandes-son des films peuvent se croiser, tout comme les bruits des pas, les conversations des visiteurs, du personnel interfèrent avec ceux émis par les films. Le visiteur d'*Entropic Now*, bien que concentré sur le visionnage d'une des séquences, se voit sollicité par les apparitions d'autres images, parfois à la limite de son champ visuel, ou par l'émission d'une parole d'un des protagonistes sélectionnés par Christophe Haleb. Cet apparent désordre ne nuit paradoxalement pas à la puissance des témoignages de ces jeunes femmes et ces jeunes hommes. C'est là l'intelligence du dispositif créé par Christophe Haleb : à peine avons-nous saisi le désir et la poésie d'autonomisation d'un d'entre ces jeunes gens qu'il nous faut en savoir plus. Ainsi Christophe Haleb nous incite à vouloir découvrir d'autres manifestations de cette mise en jeu d'un monde, façonné par l'adulte occidental, que l'héritier de moins de vingt ans questionne intellectuellement et sensiblement. Il éprouve ensuite son questionnement par la danse, le chant, l'activité sportive et ludique.
Mais vouloir en savoir plus, c'est pour nous, récepteurs esthétiques d'*Entropic Now*, se mettre à marcher pour aller à la rencontre d'un des adolescents et se mettre à bondir pour n'en rien manquer. Cependant il est impossible de ne rien rater malgré le geste dansé que Christophe Haleb nous invite à adopter pour goûter la totalité d'*Entropic Now*. C'est impossible, et c'est sciemment que le chorégraphe et son équipe rendent cela impossible. De cette totalité inapplicable (c'est heureux, car c'est de la totalité que vient le totalitarisme) surgit une frustration chez le visiteur. Il ne peut pas tout voir, il ne peut pas tout entendre, il ne peut pas tout comprendre

« Aujourd'hui, la difficulté est d'inventer de nouvelles formes esthétiques, comme il est difficile d'inventer de nouvelles formes politiques. »

Christophe Haleb

bien qu'il marche et bondisse, bien qu'il renoue avec un dansé à son insu. Il y a tant de stimuli, tout comme l'adolescent vit une surabondance de signaux. Il y a ceux qui annoncent la frustration ressentie d'une enfance qui s'en va. Il y a aussi ceux qui préfigurent les injonctions du monde des adultes dans lequel l'adolescent ne veut pas encore plonger. *Entropic Now* est un dispositif qui rend compte du désordre que traverse l'adolescent et le diffuse, partagé entre le fantasme de la puissance de son corps et la mise à mal de cette puissance. C'est « entropique maintenant », car c'est par sa présence dans le dispositif que le visiteur revit dans le moment de la découverte d'*Entropic Now* les tensions de l'adolescence.

Contre l'in-différence

Tous les adolescents photographiés ou filmés le sont en l'absence de l'adulte. Cela est conforme à l'intention de Christophe Haleb. Ou alors l'adulte est subtilement en arrière-plan, feignant l'indifférence au jeu de l'adolescent, comme dans la séquence où Kénocha effectue un kata au bas de l'ancien garage Art déco de Valence. Ce qui importe, c'est que l'adulte feint l'indifférence. Pour reprendre la pensée de Theodor W. Adorno, si l'adulte était réellement indifférent à l'adolescent, cela signifierait que ni l'adulte ni l'adolescent ne seraient différents. L'indifférence, c'est la négation de la différence, de l'altérité. Dans *Dialectique négative*, Adorno écrit : « l'immuable est vérité » et « le mû est apparence » pour signifier le partage entre transcendance et immanence, entre ciel et terre. Le philosophe allemand explique que le chaos originel du viol permanent que Gaïa subit d'Ouranos fut reconduit, l'immuable (l'éternel) devenant indifférent au mû (le temporel), le ciel (divin ou des idées) fusionnant à nouveau avec la terre (le réel). Ce monde d'immanence totale, s'il fut selon Adorno la scène de la Seconde Guerre mondiale, est désormais révolu, car l'artiste a eu le discernement de redistribuer le jeu, comme Cronos eut celui d'émasculer son père Ouranos pour se libérer et libérer l'humanité, en établissant le partage entre ciel et terre, auspice du dansé.

Pour éviter la totalité, il faut un autre et un désaccord, un différent et un différend. Les conditions nécessaires à la poursuite de l'histoire (alors que le néolibéralisme spécule sur la fin de l'Histoire) se puisent dans la force de ce différend, dans lequel les parties sont irréconciliables. Cet irréconcilié, pour Adorno, est la nécessité pour que se poursuivent l'histoire, la civilisation, l'art, la vie. Que l'adolescent ne soit pas réconcilié avec le monde de l'adulte autorise la projection d'un monde à venir. Quand Christophe Haleb nous invite à revivre, temporairement, la tension que vit l'adolescent, il réactive la nécessité d'accepter qu'il y ait de l'irréconcilié pour que l'art et la vie continuent. Malgré l'injustice économique, malgré la pandémie, malgré la catastrophe environnementale. Mais qu'en est-il lorsque l'art prend des formes allant jusqu'à fusionner avec la vie ? Malo, Axel, Kénocha, Bazoumana, Ylann, Garance, Matéo et d'autres démontrent que l'art s'invente, s'infuse et se diffuse en n'importe quel lieu et à n'importe quel moment, si tant est que l'art naisse de la danse, combinaison du marcher et du bondir. Mais un artiste autre, un tiers, un alter ego est indispensable pour le révéler. Et pour cela, il a besoin de l'institution de diffusion de l'art. Un monde sans art ni culture est un monde totalement pris dans la rentabilité, constamment pris dans le don avec intérêt en retour, un monde à crédit.

« […] Il est difficile d'inventer de nouvelles formes politiques », dit Christophe Haleb. Voici ce qu'Alberto Giacometti constatait : « Je ne travaille plus que pour la sensation que j'ai pendant le travail. » L'artiste ne travaille plus pour produire, ne travaille plus pour vendre sa production, ne travaille plus à sa notoriété. Production, vente, communication sont des politiques imposées. Considérer le sensible de n'importe qui faisant de l'art, favoriser le dissensus sur le fait de discerner quand il y a de l'art, c'est ce que propose Christophe Haleb. Et cela porte en germe la formation d'une nouvelle forme politique.

GĒK
GĒRIK

Valence 08.2019 — 01.2021

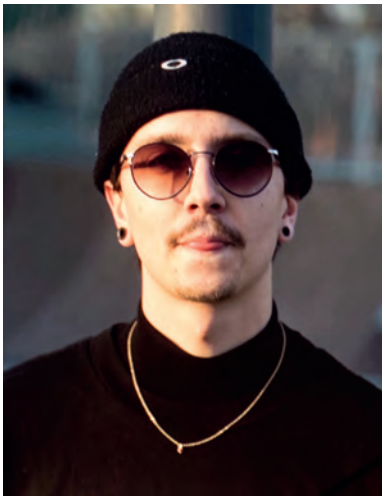
Valence 08.2019 — 01.2021

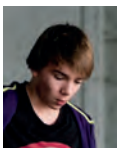
LONDON

Christophe Haleb - La Zouze

TATE

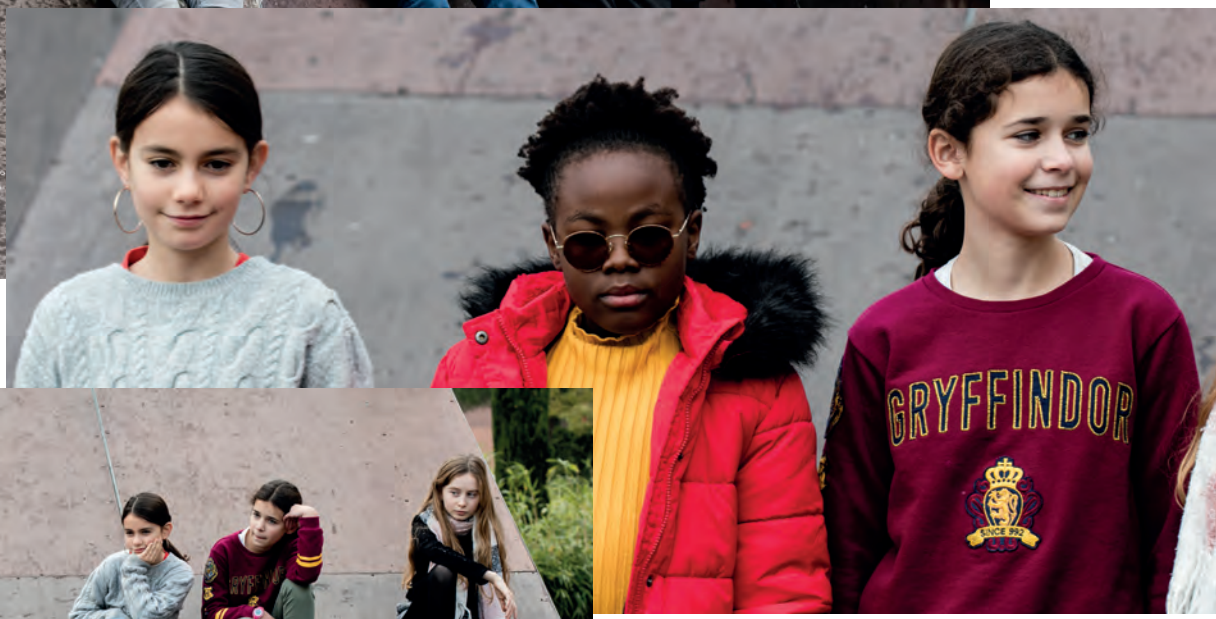
Valence 08.2019 — 01.2021





Christophe Haleb - La Zouze

Christophe Haleb - La Zouze



Carnet de compagnonnage

Christophe Haleb - La Zouze

Une jeunesse au présent incertain

Christophe Haleb
Chorégraphe et réalistateur

Depuis cinq ans j'expérimente de nouveaux récits visuels et chorégraphiques avec une certaine jeunesse située dans cet âge de l'adolescence, mi-enfant, mi-adulte, ni enfant ni adulte. Elle arrive toujours à point nommé dans l'histoire que l'on voudrait nous faire croire perdue à force d'écouter certains tenants de la raison, pour en écrire un nouveau début, une nouvelle version, un nouvel épisode. Mais si la jeunesse semble avoir le pouvoir de ré-enchanter le cours de l'histoire, c'est sûrement que les adolescents, dans leurs désordres apparents, s'octroient le droit de tout recommencer, de tout réécrire, de tout désirer ! Car ne savent-ils pas, au fond, que l'éternité leur appartient ?

Dans mes relations avec la danse, avec la ville, avec les gens et les choses que je croise et qui m'environnent, l'image photographique m'accompagne au quotidien. C'est qu'il n'y a rien de plus vivant que le regard, comme il n'y a rien de plus plastique que la jeunesse dans ses états métamorphiques. J'observe beaucoup, furtivement ou avec insistance, la présence adolescente des corps dans la ville, ses modes d'appropriation des espaces publics, ses rassemblements, ses solitudes, ses troubles et ses explosions de joie. Voir comment ils observent le monde et en font l'expérience, m'aide à le comprendre et à le représenter.

Mon travail de chorégraphe et de réalisateur touche au fonctionnement du regard, dans la manière qu'il a de nous rendre mobile, de percevoir et d'orienter le corps dans l'espace, d'en lire et d'en ressentir les pratiques, les dynamiques et les usages, ses possibilités et ses impossibilités, de les signer d'un tempérament, d'une urgence, d'une vérité. Quand je te regarde, ça me regarde, cette réversibilité-là m'intéresse, la considération de l'autre, l'amour du sujet, la mise en scène de situations ordinaires, vivantes, font que ce que je vois devient plus clair, plus précis.

Fabriquer des images en mouvement demande d'établir un sentiment de confiance entre le sujet et le dispositif, d'installer un temps pour la conversation, pour saisir ce mouvement de sincérité et de complexité qui bouge en eux, entre nous et le contexte, pour ouvrir un nouvel espace sensible.

Avec *Entropic Now,* j'ai abordé le processus d'écriture chorégraphique et cinématographique par l'image photographique. Pour cela, j'ai demandé au photographe Sébastien Normand de m'accompagner à nouveau dans ce projet, sur des temps de repérage que j'adore prendre avant de tourner, pour mettre en scène des lieux et se permettre d'élargir le champ visuel tout en intégrant plus de détails dans la fabrication d'une image et d'une multitude de cadres. D'une certaine manière, il s'agit toujours d'enregistrer le passage du temps. Ce que je cherche avec la photo et que j'apprécie avec les images de Sébastien, comme avec la danse, l'architecture, le cinéma, l'urbanisme ou la nature, c'est un sens esthétique de la fonction, un mode d'intervention proche du *in situ*, du regard documentaire, d'une légère action sur le réel.

Avec ce long compagnonnage exploratoire et attentionné que me propose LUX, le projet artistique *Entropic Now* rencontre ici un nouvel espace de jeu. Tout un champ des possibles nous est proposé de défricher pour faire des images d'une adolescence en 2020, et cela tout au long du processus créatif qui nous a mené jusqu'à la réalisation de films, d'une exposition photographique en archipel dans le hall de LUX et à cette édition. Les photographies de Sébastien Normand jalonnent différentes étapes préparatoires à l'écriture des films de l'installation que j'ai réalisés en collaboration avec le chef opérateur Alain Trompette, avec qui je collabore aussi depuis de nombreuses années. Les photographies deviennent des images autonomes dessinant et exposant au fur et à mesure du projet une topologie de cette jeunesse en éclat.

Nous avons observé comment cette jeunesse grandit et habite dans une ville moyenne comme Valence, dans l'étendue de son agglomération, dans ses paysages naturels et périurbains, dans ses ruines architecturales, à travers ses saisons, ses pratiques et ses désirs. Faire l'expérience d'habiter la ville, dans une région située à la croisée de la Drôme et de l'Ardèche, est à mes yeux dans la relation que chaque individu doit inventer avec ce vaste environnement. Le terrain d'investigation que nous avons suivi y est large au sens d'une territorialité de la jeunesse. La photo nous permet d'établir différentes distances avec cette jeunesse valentinoise, distances variables selon les étapes du processus. Pour s'approcher d'une réalité de vie, nous nous sommes éloignés de la fantaisie romantique que l'on peut projeter sur les adolescents, comme celle que l'on peut trouver dans les histoires, dans l'imagerie touristique d'une région et la culture populaire. Une part de ce travail concerne l'exploration de cette tension.

Si depuis l'enfance et l'adolescence je travaille avec la danse, et me laisse travailler par elle, aujourd'hui c'est aussi avec l'image et en croisant les regards complices de Sébastien Normand et d'Alain Trompette que notre attention se focalise sur la qualité des relations entre les gens et les choses, sur l'importance donnée aux corps, aux visages, aux vécus et aux paysages, aux gestes et aux dynamiques qui font place à l'altérité, à un ensemble de solidarités et de connexions, comme autant des valeurs qui agissent de façon virale dans la jeunesse, qui se sait immunisée, et si possible dans l'ensemble du corps de la société et du corps humain.

Les tirages de Sébastien comme mes films cherchent à rendre visible d'autres liens que ceux de la pensée globalisante du monde néolibéral, des liens qui viennent se tisser plus sobrement à notre quotidien. Les danses, les mouvements, les images et les récits de cette jeunesse que nous avons imaginés avec elle parlent de ces énergies-là, d'une pensée en acte dé-consumériste, d'un rapport au monde plus en sensorialité, en corporéité, en physicalité.

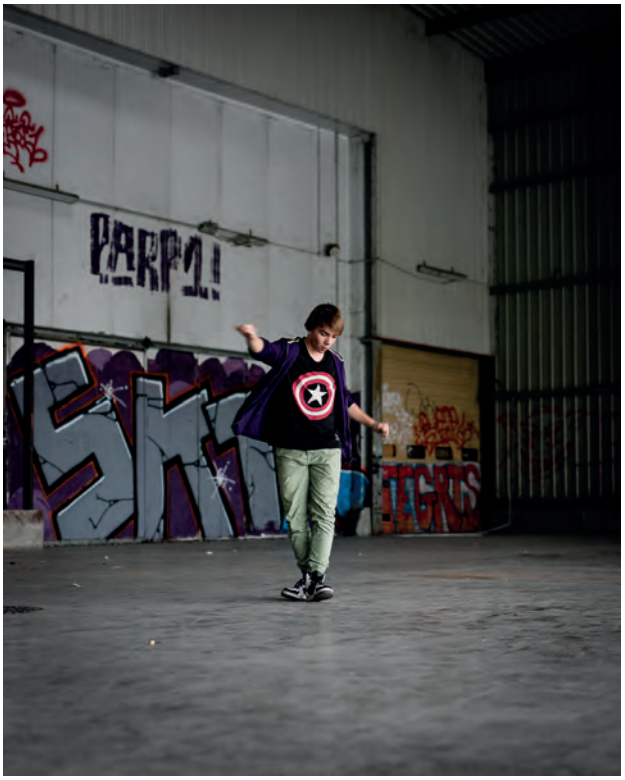
En cheminant avec *Entropic Now*, nous avons rencontré une jeunesse qui a intégré sa conscience d'agir en faveur du vivant et du terrestre, pour qui chacun de ses gestes, de ses muscles, de son cerveau, est intégrateur de son imaginaire. À Valence, ce qu'il y a de semblable avec la jeunesse d'ailleurs se situe dans une nécessité de mobilités qui soient en harmonie avec leur propre rythme.

Entropic Now a écouté et cherché à représenter une adolescence qui dans ce présent incertain regarde ce qui se passe en elle et invente sa politique du désir, toujours prête à vivre sa liberté !

Éternelle Jeunesse #1 - Valence

57', film réalisé par Christophe Haleb

> visible sur :
lazouzetv.com/episodes/eternelle-jeunesse-1-valence



Liste des jeunes impliqués dans le projet *Entropic Now Valence*

MARINA ABBAZ
PIERRE-LOUIS ALEGRI
EMELINE ALLIER
JULIE ANDRÉ
ENZO AUNAVE
THOMAS BAILLY
ADRIEN BÉGUIN
LILY BEJOINT–DUVERGEY
ABDELKADER BENSMINA
ELIOTT BERG
JULIANE BERNARD
ANNA BERTOUDO
ORIANNE BERTRAND
QUENTIN BICHON
FÉLIX BILLON
ILORIA BLACHIER
THOMAS BODDIN
JULIETTE BODOIN
ANTOINE BOYER
SACHA BRECHOTTE
ARIEL BURNOD
NOÉ CARRETERO
THIBAULT CHARRAS
KÉVIN CHARREYRON
AMÉLIE CHARRIER
MATHIS CHARTIER
YLANN CHICHIGNOUD
BAFODÉ CONDÉ
LOUNA COTTO
MALO COURTIER
JOHANNA CURTET
NOÉ DALEMANS
MATÉO DESCHAMP
RAPHAËL DESMARES
GABRIEL DESMARQUOY
KENOCHA DEZIER
GARANCE DORÉ
CLARA DREVETON
EMMA DURAND
THÉO ERARD
STANI EUGÈNE
MARIE EYRAUD
HADRIEN GAFFODIO
MAÏVA GAILLARD
LUCAS GALVAND
YANIS GARCIA
GALAAD GIRARD CAIL
BAZOUMANA IRIÉ
NATYRA KABASHI
MARIUS KIKTEFF
GASPARD LABONIER
EMMA LACAILLE
ÉLOÏSE LANIE
THÉO LARÇON
ANTHONY LARÇON
JESSICA LAURENS
ÉLÉONORE LEVY
DANAÉ MAILLET
TIPHEN MAISONNEUVE
LOÏS MARKARIAN
ALEXIS MARTIN
ÉMILIEN MASSON
ELIAZ MAYET
LILOU MORENO
MAÏA MOREY
SARAH PAGES
AÏNOA PELEGRIN
LUCIE PERRIER
SIMON PERROCHET
FLAVIE PEYRACHON
BAPTISTE PIGACHE
LOU PONTIER
ARDITA RRAHMANAJ
KHALISSA RAMDANI
BIRTUKANE ROCHE-DIORÉ
LOU RIBET
YANIS SAHNOUNE
MARIA SANTOS
FARIA
ADAM SAULNIER
NATY SOLINAS
AYMERIC SZYPULA
ASTRIG TOROSSIAN
ALIÉNOR VERBESSELT
ANGELO VITALE
NELL YAGHAIAN.

Lieux des tournages et prises de vues dans l'ordre d'apparition du carnet *

Skate Park et Centre sportif, Polygone / Aspa Valence, Refuge Saint- Roch / Rhoda - Coop Fruitcoop, Saint-Péray / Le Relais Sud, Station service Art Déco / Rivière, Pontpierre-sur-l'Eyrieux / Piscine Jean Bouin / Centre-ville Valence / Salle des fêtes, Lycée Émile Loubet / Parc de l'Épervière / Cathédrale Saint-Apollinaire / Esplanade Kiosque Peynet / Serres du parc Jouvet / Parking de l'ancienne prison, Institut Régional de Formation Sanitaire et Sociale de La Croix-Rouge / Lycée Horticole Terre d'Horizon, Romans-sur-Isère / Chatelus, Vercors / Pont des Lônes / Chapelle Notre-Dame de Soyons / Fontbarlettes.
* Sauf mention contraire, les lieux sont valentinois.

Christophe Haleb - La Zouze

Parution réalisée
dans le cadre de
La Biennale de Lyon
Danse

Remerciements

Je remercie tout particulièrement chacun des jeunes avec qui j'ai eu le plaisir de partager ce beau et large processus de création et avec qui se sont fabriquées les images photographiques et les récits filmiques.

Merci aux enseignant.es impliqué.es dans l'accompagnement des parcours artistiques et professionnels de la jeunesse ; Sylvie Colonge du Lycée Emile Loubet, Camille Romanet du Collège Jean Zay, Sophie Fueyo du Lycée Camille Vernet, Loïc Serrière du Lycée Horticole de Romans-sur-Isère, ainsi que les personnes qui nous ont donné accès à leurs connaissances et accueillis dans leurs espaces : Stéphane Comte des grandes serres du Parc Jouvet, Eddy Gaillet et son équipe du foyer Rochecolombe, Romain Teufert de l'association La Sauce à Roulette, Dominique Alloncle du service jeunesse Valence Romans Agglo. Je remercie chaleureusement Catherine Rossi-Batôt de m'avoir invité à arpenter le terrain de la jeunesse valentinoise et à venir y regarder de plus près avec la danse et le cinéma pour raconter autrement des histoires. Merci pour sa confiance et sa curiosité renouvelées dans la durée de ce temps incertain. Un grand merci à toute l'équipe de LUX qui est pleinement entrée en résonance avec le projet et son monde. Je remercie toute l'équipe de la Zouze d'être toujours au rendez-vous à mes côtés dans ces investigations du réel et dans un esprit de générosité partagée.

Christophe Haleb

LUX remercie les participants et partenaires, les institutions qui soutiennent le projet de LUX et la ville de Valence, qui a notamment autorisé le tournage à la pisicine Jean Bouin.

Directrice de la publication
Catherine Rossi-Batôt

Textes
Catherine Rossi-Batôt
Pascal Thevenet
Martin Givors
Christophe Haleb

Photographies
Sébastien Normand

Conception graphique
Justeciel

Achevé d'imprimer en 1000 exemplaires en Janvier 2021 sur les presses d'Impressions Modernes (Guilherand-Granges)

Carnet de compagnonnage coédité par LUX Scène nationale de Valence et LA ZOUZE - Cie Christophe Haleb

LUX est financé par la Drac Auvergne-Rhône-Alpes, Valence Romans Agglo, la Région Auvergne-Rhône-Alpes, le département de la Drôme et le CNC.
LA ZOUZE est financée par la Drac Provence-Alpes-Côte d'Azur, la Ville de Marseille, la Région Sud - Provence-Alpes-Côte d'Azur et le Département des Bouches-du-Rhône / Entropic Now et Éternelle Jeunesse bénéficient du soutien financier du Ministère de la culture / Direction générale de la création artistique dans le cadre du dispositif de soutien à la production de films de danse.

978-2-9575984-0-3

5 €

une coédition

LUX
SCÈNE NATIONALE
ARTS VISUELS • ARTS SCÉNIQUES

LA ZOUZE
Cie CHRISTOPHE HALEB